

Texte d'ANALYSE
n°05/2013

Publication sur site web : 2013

L'auteure

*Claudine LIENARD, est
coordinatrice de projets à
l'Université des Femmes.*

¹ « Issues du mouvement des femmes des années 70, les *Women's Studies* avaient pour objectif de prolonger la critique de la place faite aux femmes dans la société par la critique des discours légitimant leur exclusion. Dans un contexte général de développement des études sur les minorités, les féministes universitaires ont obtenu, à une large échelle, avec l'appui des étudiantes, la création d'enseignements sur les femmes et de *Women's Studies* interdisciplinaires. Les premiers cours apparurent entre 1965 et 1968 au sein des universités libres du mouvement étudiant. À ceux-ci, qui s'avèrent être avant tout des groupes de lecture et d'« éveil de la conscience », succéda le premier enseignement « d'études féminines » officiellement intégré dans un programme universitaire, organisé par Sheila Tobias, dès le printemps 1969 à

LE DEFI DE L'ACCES DES FEMMES AUX ESPACES PUBLICS LA NUIT. EXPERIENCE D'UN DISPOSITIF D'ANIMATION EN MILIEU URBAIN

INTRODUCTION

L'Université des Femmes est une association sans but lucratif localisée à Bruxelles (Belgique), subventionnée comme service d'éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles et reconnue comme experte auprès d'instances officielles.

Depuis 30 ans, elle donne aux femmes le moyen de comprendre les mécanismes à l'œuvre dans notre société et de devenir actrices pour transformer les pratiques sociales faisant obstacle à l'égalité. Elle développe des actions de sensibilisation et de formation, réalise et publie des études. Elle organise un Prix annuel pour encourager des travaux de fins d'études portant sur la situation des femmes et publie une revue bisannuelle, la 'Chronique féministe'. Elle propose également un centre documentaire féministe, la Bibliothèque Léonie La Fontaine, riche de 15.000 volumes, d'une centaine de périodiques, des mémoires.

L'Université des Femmes rassemble des féministes qui ont la volonté de développer et de diffuser un savoir féministe accessible à tous et à toutes. Ses travaux et recherches portent sur l'actualité sociopolitique en lien avec les femmes. A l'exemple des *Women's Studies*¹, l'Université des Femmes s'efforce d'introduire la problématique des rapports sociaux de sexe dans toutes les formes de savoir. Ce savoir féministe s'élabore à partir des préoccupations et des intérêts des femmes. Observer, réfléchir, analyser la société contemporaine avec les grilles d'analyse féministe élaborées au fil de l'histoire du mouvement en confrontation constante avec l'évolution internationale : les chantiers ne manquent pas.

MOBILITÉ ET ACCÈS AUX ESPACES PUBLICS

En 2010, l'association a publié les résultats d'une recherche sur les aspects genrés de la mobilité. Celle-ci comportait un examen de la littérature francophone, une recherche participative suivant la méthode

l'université Cornell (New York). Dès l'automne 1970, naissait ensuite le premier programme d'études féminines au centre universitaire de San Diego (Castro, 1984, 263). Mis en place au sein des départements d'anglais, de littérature, de sciences sociales et de sciences humaines, les *Women's Studies* ont proliféré durant les années 70 et 80 ». (Éliane ELMALEH, « Les *Women's Studies* aux États-Unis. », *Transatlantica*, mis en ligne le 27 mars 2006, <http://transatlantica.revues.org/541>).

² VAN CAMPENHOUT Luc, CHAUMONT Jean-Michel, FRANSSEN Abraham, *La méthode d'analyse en groupe*, Paris, Dunod, 2005.

³ LIENARD Claudine, 'Ça roule, ma poule ?' *Théories et actions collectives de femmes pour la mobilité en Wallonie*, Bruxelles, Université des Femmes asbl, coll Cahiers de l'UF n°5, 2010.

⁴ LE BRETON Eric, note de recherche *La mobilité quotidienne dans la vie précaire*, Paris, Institut pour la ville en mouvement, 2002, p. 4.

de l'analyse en groupe² et une recension d'actions collectives de femmes visant à intervenir dans le champ de la mobilité organisée par les politiques publiques. Cette recherche³ interrogeait la manière dont les femmes se représentent le concept de mobilité.

On y trouve cette citation d'Eric Le Breton : dans une étude⁴ commanditée en 2002 par le groupe PSA Peugeot Citroën, il soulignait que « Pour les femmes, la mobilité participe d'un affranchissement personnel. La mobilité représente le droit de sortir de la sphère domestique balisée par le logement, les magasins de pied d'immeuble et l'école des enfants. Elle est liée à la construction d'une nouvelle identité. La mobilité occasionnée par les premières missions ou la formation, est une ressource pour un ensemble d'apprentissages tels que la découverte de la ville, la sociabilité et l'identité autonome par le desserrement des rôles de conjointes et de mère ».

Outre s'émanciper ou acquérir son autonomie, être mobile permettrait donc véritablement de se transformer. Encore faut-il oser sortir, s'appropriier l'espace public comme le sien, à partager certes mais où l'on est en droit de se sentir bien, en sécurité quel que soit l'endroit, quel que soit le moment.

Atelier d'analyse collective (MAG)

Dans cette recherche, la mise sur pied d'un atelier d'analyse collective visait à explorer l'apport des femmes en matière de problèmes de mobilité et de récolter des données pour mieux comprendre les différentes dimensions qui caractérisent l'action de femmes dans des processus collectifs d'intervention en matière de politique de mobilité. L'analyse des récits a montré que l'approche de la mobilité s'était, pour les femmes qui s'exprimaient, construite dès l'enfance à travers un ensemble de restrictions voire d'interdits qui, à l'âge adulte, aboutissaient à un sentiment diffus de limitation des accès aux espaces publics, extérieurs. Les conclusions de l'atelier indiquaient ainsi que « Les femmes sont limitées dans leurs déplacements et donc dans leur mobilité par des interdictions (parents, pressions sociales) liées au lieu, au moment, à l'objectif de déplacement, par des représentations (des dangers potentiels) ».

Recherche sur la participation citoyenne des femmes

Autre volet de la recherche, une enquête de type quantitatif mettait en évidence la proportion de femmes qui participent aux commissions communales d'avis sur la mobilité, un dispositif local de participation citoyenne. A peine un cinquième y étaient comptées, mais une indication se dégageait : lorsqu'elles avaient participé à une action collective visant à améliorer leur mobilité, les femmes s'autorisaient davantage à poser leur candidature. Elles s'estimaient en charge d'une expertise à relayer. Cette indication montre qu'il y a des liens certains entre l'accès des

femmes aux espaces publics physiques et leur accès aux espaces symboliques de la participation citoyenne et de la politique.

En matière de politique publique de mobilité, il est vrai que l'expertise des femmes est trop souvent absente. La recherche concluait ainsi que « Les problèmes vécus par les femmes dans leurs déplacements (perception inadéquate des risques, sentiment d'inaptitude à affronter les risques,...) ne sont pas pris en compte dans l'acceptation sociale de la mobilité (présentée à partir des moyens et modes de déplacement, de l'organisation des déplacements). Les enjeux de la mobilité des femmes (émancipation sociale, conciliation des temps famille / travail / école / loisirs / pour soi) ne sont pas pris en compte dans les enjeux « officiels » de la mobilité (vitesse, liberté d'accès à tous pour tous, coûts, impacts écologiques). Les demandes des femmes relatives aux conditions de déplacements (sécurité, changements modaux minimum,...) ne sont pas (assez) prises en compte dans les politiques publiques de mobilité »⁵.

Cet épisode d'analyse collective est évoqué ici, car il s'est particulièrement focalisé sur un récit autour de l'attitude transgressive d'une fillette qui préférerait braver l'interdit parental pour raccourcir son trajet de retour d'école en empruntant une rue non éclairée le soir.

Il est ainsi apparu que le sentiment d'insécurité ressenti par les femmes dans les espaces extérieurs occupait une place véritablement déterminante dans leurs projets de déplacements.

Cette importance s'est confirmée pour l'Université des Femmes au fil de deux autres projets.

Accompagnement scientifique de marches exploratoires

Le premier consistait à piloter un groupe d'expertise scientifique chargé de suivre un programme de marches exploratoires⁶ menées en région bruxelloise par l'association Garance. 18 marches menées en 2012 dans 10 communes avec 105 participantes ont été analysées ainsi que les observations recueillies et replacées dans des grilles élaborées à partir d'expérimentations antérieures menées en France, Autriche, Canada et Belgique. La non-mixité pratiquée par Garance répondait à une série de constats posés par cette association : l'importance de cette mesure dans la littérature relative aux marches exploratoires, l'adéquation avec un sentiment d'insécurité ressenti davantage par les femmes – exprimé et rendu visible par ses effets sur leurs comportements dans l'espace public tels que pratiques d'évitement, limitation de déplacements, etc -, la difficulté d'expression libre de nombreuses femmes en présence d'hommes et notamment du sentiment d'insécurité. La méthodologie féministe a donc été délibérément choisie pour que les pistes d'aménagement proposées concernent bien le sentiment d'insécurité ressenti particulièrement par les femmes, ce sentiment ayant d'ailleurs

⁵ LIENARD Claudine, op. cit., pp. 40-41.

⁶ Initiée au Canada dans les années 90 par des groupes de femmes et des professionnelles de la lutte contre la violence, la marche exploratoire consiste à suivre un groupe de femmes dans un village ou un quartier de ville en se mettant à l'écoute de leurs observations de l'espace public. Celles-ci sont centrées sur les éléments qui accroissent ou diminuent leur sentiment d'insécurité. Ces observations sont consignées dans un rapport transmis aux autorités responsables des aménagements, de l'espace public, de la mobilité. Les hommes peuvent accompagner mais seulement écouter. Le concept s'inscrit principalement dans les politiques de lutte contre l'insécurité.

un impact plus grave sur leur vie.

Le programme s'inscrivait en effet dans une étude commanditée par un ministre en charge de la Propreté publique et de l'Urbanisme qui souhaitait avoir des pistes sur la manière de mieux tenir compte du sentiment d'insécurité dans l'aménagement des espaces publics. Les questionnements ont donc porté surtout sur les aspects concrets et pratiques de ceux-ci.

⁷ *Espace public, genre et sentiment d'insécurité. Développer des pistes pour les politiques bruxelloises d'urbanisme. Rapport final, Bruxelles, Garance, 30 octobre 2012.*

Toutefois, l'association note dans son rapport que « Il est intéressant de noter qu'un tiers des 42 recommandations concernaient la propreté, mais que seulement deux faisaient appel à une approche répressive de la propreté. D'autres sujets souvent cités étaient la mobilité (5 recommandations) surtout celles des piéton/ne/s, l'installation de bancs publics (4), des animations sportives et culturelles (4) et des idées concernant le personnel de l'espace public (4). Ces propositions et demandes venant d'habitantes et de professionnel/le/s à la fois montrent une fois de plus que le sentiment de sécurité dans l'espace public dépasse les seules questions urbanistiques »⁷. Ceci rejoignait des remarques émises par le comité de suivi : le sentiment de bien-être dans l'espace public ressort tant de son aménagement que de son animation, de la qualité et de la quantité des relations humaines qui s'y nouent.

Suivi formatif de projets associatifs « mobilité »

Le deuxième projet en lien avec la thématique de l'accès des femmes aux espaces publics est un travail de suivi formatif de responsables associatives qui souhaitaient mener avec leurs groupes de base un travail participatif sur la mobilité. Une dizaine d'associations étaient impliquées ainsi que deux responsables de l'administration communale partenaire, l'une chargée des questions de mobilité et l'autre d'égalité des chances. La Commune concernée est une des plus pauvres de Bruxelles et comporte plus de 150 nationalités différentes.

Deux éléments émergeaient dans cette aventure. D'abord, la volonté des femmes d'origine étrangère de mener leur expérience en dehors de leur quartier car elles avaient peu l'occasion de s'en échapper et, surtout, elles s'autorisaient alors des comportements beaucoup plus autonomes, proches de leurs désirs personnels. Elles se trouvaient en effet loin d'un environnement où, à tout moment, leur attitude, voire leur simple présence, pouvaient être l'occasion de remarques hostiles et de réprobations.

Elles indiquaient par là un contrôle social qui, clairement, les repoussait par de multiples touches dans leurs foyers ou leurs occupations de femmes (les courses, l'accompagnement des enfants et de la famille).

Ensuite, l'émotion exprimée par de jeunes femmes d'origine turque lorsque leur animatrice les avait questionnées sur leurs déplacements :

jamais, elles n'avaient envisagé de sortir « pour rien », pour le seul fait d'être dehors sans mission ou tâche précise. Nous leur avons ouvert un champ de liberté véritablement insoupçonné, ce qui indiquait bien un conditionnement à un usage limité des espaces publics, largement intériorisé et non questionné. Ce conditionnement traverse toutes les cultures : les fillettes sortent moins tôt, moins loin et moins seules que les garçons. Arrivés à l'âge adulte, femmes et hommes ont ainsi une expérience très différente des espaces publics, peu et mal connus des femmes, extension de leur espace privé pour les hommes.

LE THÈME DES SORCIÈRES

Ces activités ont croisé une recherche sur les associations d'autodéfense féministe, un travail régulier sur l'éducation non sexiste, une participation à la lutte contre les stéréotypes sexistes et l'apparition du thème des sorcières durant le séminaire de formation 2006-2007 consacré au thème « Femmes et Justice ». Tout cela a abouti à la mise sur pied d'un dispositif ludique et formatif inscrit dans une soirée sur le thème des sorcières qui a été organisée durant les années 2010 à 2012 et qui a ouvert aux participantes une expérimentation collective d'espaces publics urbains effectuée la nuit tombée.

Objectifs des soirées « Sorcières »

Quels étaient les objectifs poursuivis par ces soirées ? Il s'agissait de toucher un public populaire, de poursuivre et illustrer le travail sur les stéréotypes sexistes en proposant à l'imaginaire collectif des figures féminines méconnues et exemplaires, mais aussi d'illustrer le constat de la frustration des femmes écartées de diverses manières (symbolique, normative, organisationnelle...) de l'espace public la nuit et leur volonté de briser cet interdit implicite. Expliciter et montrer les processus de transmission des savoirs des femmes élaborés dans le champ associatif féministe ont été des moyens mis en œuvre à cette occasion.

Pourquoi la sorcière ?

Le personnage de la sorcière a été choisi comme fil conducteur de l'activité pour différentes raisons.

Premièrement, il touche à la fois les jeunes et les adultes. Que ce soit dans les contes, dans ses représentations littéraires ou graphiques ou dans l'imaginaire collectif, la sorcière attire autant les adultes que les plus jeunes. Les pouvoirs qu'on lui prête de transformation, de séduction et d'envoûtement fascinent et effraient tout à la fois petit-e-s et grand-e-s. Deuxièmement, la figure stéréotypée de la sorcière - où sont accentuées tantôt ses caractéristiques de séduction dangereuse, tantôt sa

laideur et son âge -, la désigne comme un exemple judicieux pour une déconstruction-reconstruction vers un personnage féminin emblématique plus positif et plus compatible avec les options d'autonomie, de compétence, d'humanité à part entière réclamées par les féministes.

Troisièmement, il semblait intéressant de travailler à partir d'une femme qui transgressait à la fois l'assignation des femmes à rester au sein du foyer et l'interdit de la nuit, de la forêt, du fait de voler.

Et quatrièmement, la sorcière rencontrait les luttes féministes où les femmes revendiquent le pouvoir sur leur corps, pour avoir été historiquement une femme persécutée parce qu'elle utilisait sa connaissance des ressources naturelles afin d'aider d'autres femmes dans leurs problèmes d'enfantement – ou de refus d'enfanter. Cette concurrence des hommes qui souhaitaient construire une médecine officielle dont ils seraient les maîtres reconnus et valorisés, était une des causes reconnues des funestes chasses aux sorcières de la Renaissance dans plusieurs pays européens.

La sorcière avait également été prise comme symbole de luttes féministes, que l'on pense à la revue *Sorcières* sous-titrée « Les femmes vivent », une revue littéraire et féministe bimestrielle, créée en France par Xavière Gauthier en 1975 et disparue en 1982 mais dont quelques exemplaires figurent dans la bibliothèque Léonie La Fontaine de l'UF. Enfin, il s'agissait de souligner que les persécutions de femmes désignées comme sorcières n'ont pas cessé. Par exemple, le documentaire⁸ *Les sorcières de Gambaga* a dénoncé en 2010 l'exploitation de femmes reléguées dans des camps au Ghana sous l'accusation de sorcellerie. Ce n'est pas, hélas, le seul exemple que les associations humanitaires peuvent citer.

⁸ *The Witches of Gambaga* de Yba BADOE.

⁹ « processus individuel : soit l'acquisition d'une plus grande autonomie, d'une capacité d'auto-détermination, de moyens permettant à chacun-e d'élargir la palette de ses choix dans la vie ; et collectif : soit la capacité qu'un groupe peut développer afin d'influencer les changements sociaux, vers une société juste et égalitaire, en particulier dans les rapports entre les hommes et les femmes » (in *L'approche de l'empowerment des femmes : un guide méthodologique*, Bruxelles, Commission Femmes et Développement, 2007, p. 6)

En résumé, la sorcière est un personnage qui remonte aux temps préhistoriques et que l'on retrouve aujourd'hui dans les festivités d'Halloween, issues de la tradition celtique marquant le passage entre la saison claire et la saison sombre. La figure de la sorcière s'est dessinée autour de personnages allant des magiciennes des temps mythiques de l'Antiquité comme Médée, Lilith, Circé ... aux paysannes expertes des plantes et sages-femmes de la Renaissance.

Elle incarne un cheminement d'*empowerment*⁹ des femmes en marge des processus officiels, car, dans le chemin initiatique sorcier, la finalité est que la sorcière doit s'approprier les pouvoirs pour ensuite pouvoir les dépasser puis s'en passer.

Sorcière ici, guérisseuse là, chamane ailleurs, elle peuple nos imaginaires et l'objectif était de la réhabiliter comme figure initiatique et symbole de solidarité entre femmes, jeunes ou vieilles.

UN DISPOSITIF D'ANIMATION ET DE MARCHE NOCTURNE

Un dispositif d'animation a donc été mis en place à destination de familles, plus précisément d'adultes accompagnés de jeunes filles et jeunes gens, et comportant deux volets.

Le premier concernait le public pris dans sa composition mixte au niveau du genre et visait à lui permettre de s'approprier une connaissance plus approfondie de la réalité historique et symbolique des sorcières.

Le deuxième divisait le public selon le sexe pour permettre au groupe féminin d'expérimenter l'espace public urbain la nuit et au groupe masculin de goûter le plaisir des activités domestiques en restant à l'intérieur.

Plus précisément, lors des soirées, après un temps d'accueil comportant un exposé historique et la mise à disposition d'éléments documentaires, les participant-e-s sont invité-e-s à utiliser déguisements et maquillages avant de se répartir en deux groupes.

Les femmes et les jeunes filles partent affronter la nuit dans le quartier proche tandis que les hommes et les garçons restent à l'intérieur pour des activités permettant de décoder collectivement les stéréotypes (dessins, contes) et d'utiliser des ressources personnelles habituellement attribuées aux femmes (sollicitude, précision, créativité fine) à travers des activités de jeux ou de production artistique (atelier de collage, dessin, bricolage collectif).

Pendant que le groupe féminin expérimente des techniques, écoute des histoires et aborde toute une série de lieux à l'extérieur, les hommes et les garçons sont invités à d'autres acquisitions : l'écoute d'un conte ou la vision d'un film autour d'un personnage de sorcière, la rencontre avec un homme responsable du nettoyage des locaux, etc.

Un temps d'échanges des expériences des deux groupes clôture la soirée. Filles et garçons racontent leurs aventures et présentent leurs nouveaux pouvoirs. La soirée se termine par une collation et la remise d'un livret documentaire. Celui-ci est préparé par le groupe de travail chargé d'organiser la soirée et de creuser le thème de la sorcière. Il développe des aspects complémentaires en lien avec celui-ci. Ainsi, une année, le thème du balai de la sorcière a permis de présenter les enjeux de la sexuation des activités professionnelles et la réalité des activités du secteur du nettoyage.

Le parcours extérieur

Le parcours dans la ville constitue l'élément important de ces dispositifs d'animation. Il s'agit pour des femmes de se promener sans l'accompagnement d'hommes dans des quartiers et des endroits où elles

hésitent à s'aventurer seules. Ainsi, le trajet est construit pour traverser des zones sombres (tunnel routier, par exemple), des zones inquiétantes (les abords de la gare du Nord où se développent prostitution et trafics), des endroits où les femmes ne sont pas bienvenues (des terrasses de cafés où les clients ont monopolisé les trottoirs), où elles se sentent en insécurité (des esplanades désertes, des passages glauques, des espaces verts colonisés par des clochards).

Le parcours extérieur invite à partager des informations et pratiques susceptibles de réduire le sentiment d'insécurité. Les éléments rassurants sont mis en évidence : ici et là, on remarque ensemble des commerces ouverts la nuit, des adresses où de l'aide peut être obtenue soit de manière quotidienne comme un planning familial, une association de femmes, une bibliothèque publique, ... soit en cas d'urgence comme une permanence médicale, une maison d'accueil de femmes sans abri, etc. Certaines portes sont poussées et un bref accueil permet un contact direct et la présentation des lieux et des activités proposées là.

Le parcours doit permettre d'acquérir du pouvoir par l'augmentation de son capital culturel, financier et symbolique. Pour cela, il s'organise comme une sorte de quête au cours de laquelle, à chaque étape, les jeunes filles apprennent un savoir particulier. Des rendez-vous sont organisés : une animatrice initie le groupe aux principes de base de l'autodéfense féministe, une inspectrice de police du quartier explique son métier, une conteuse raconte une histoire, etc. Tout est mis en œuvre pour que les femmes et les jeunes filles se retrouvent, au final, plus averties et plus sûres d'elles pour oser sortir la nuit.

CONCLUSIONS

La capacité à être mobile et à user des espaces publics constitue une clé indispensable pour accroître son autonomie, développer ses atouts sociaux et économiques, mais aussi pour s'autoriser à investir les espaces publics symboliques de la concertation citoyenne et de la politique. Les différents processus – éducatifs, normatifs, médiatiques – qui limitent cette capacité pour les femmes sont à déconstruire et dénoncer.

Des dispositifs ludiques et participatifs comme les soirées sur le thème des sorcières et leurs promenades initiatiques collectives peuvent aider à faire prendre conscience de ces processus de limitation tout en ouvrant des pistes pour s'en affranchir, mais ils ne suffisent pas.

Ils doivent s'accompagner d'un travail visant à modifier en profondeur l'éducation des filles et des garçons, la répartition sexuée des tâches et des lieux, les pratiques professionnelles et politiques en matière de mobilité et de gestion des espaces publics.

Il ne suffira pas de mesures cosmétiques ou discutables comme l'accroissement de l'éclairage public ou la formation systématique des femmes à l'autodéfense. C'est l'ensemble de l'organisation sociale qui doit être modifiée pour que les petites filles puissent faire un apprentissage du dehors similaire aux garçons, pour que les femmes se sentent chez elles dehors aussi bien que dedans.

NOTE :

Texte d'un exposé donné dans le cadre de la Journée d'étude « SORTIR LA NUIT. Rapports sociaux de sexe, perceptions et usages nocturnes des espaces publics » organisée par l'Institut du Genre à Lille le mardi 26 novembre 2013.
